

MO-Israël-Haaretz-Sacco-1008-FULL-T

Ligne Noire

Ha'Aretz – 5 février 2010 – Tel-Aviv

<http://www.haaretz.co.il/hasite/spages/1147523.html>

“Il est évident que les Israéliens ne souhaitent pas que des observateurs de l'ONU circulent dans la bande [de Gaza] et rapportent leurs opérations contre la population civile. Les rapports que nous transmet le personnel de l'UNRWA ainsi que les rares incidents dont ont été témoins les observateurs, m'amènent à conclure que de nombreuses personnes ont été tuées de sang-froid et sans raison apparente.”

Ces lignes n'ont pas été écrites [en 2009] par le rapporteur spécial des Nations unies [Richard Goldstone] chargé d'enquêter sur l'opération “Plomb durci”, mais le 13 novembre 1956, huit jours après la fin de la guerre du Sinaï et cinq jours après qu'Israël, sous la pression des États-Unis et de l'Union soviétique, ait annoncé son intention de se retirer. Leur auteur est le lieutenant-colonel de l'US Army R.F. Bayard, qui présidait alors la Commission mixte d'armistice israélo-égyptienne [observateurs de l'ONU déployés après la guerre de 1948] dans une lettre adressée au colonel Leary, chef d'état-major de l'ONUST [Organisme des Nations unies chargé de la Surveillance de la Trêve de 1949]. *“Bien entendu”, écrit-il, “nous entendons de nombreuses rumeurs d'atrocités que nous pouvons pour la plupart minimiser, mais une petite proportion de ces rumeurs repose probablement sur des faits réels.”*

Cette *“petite proportion”* est détaillée dans un rapport spécial du directeur de l'UNRWA pour la bande de Gaza, qui couvre la période qui s'étend du 1^{er} novembre à la mi-décembre et qui a été soumis à l'Assemblée générale de l'ONU le 11 juin 1957. Selon ce rapport spécial, le 3 novembre, lors de la conquête de Khan Younis, les forces israéliennes ont tué 275 individus [palestiniens], dont 140 réfugiés et 135 résidents. Le 12 novembre (lorsque les combats avaient déjà cessé), à Rafah, les forces armées israéliennes ont tué 111 personnes, parmi lesquelles 103 réfugiés, ainsi que 7 résidents et 1 Égyptien.

Ces sources officielles, y compris israéliennes, sont intégralement reproduites dans *Footnotes In Gaza*, la nouvelle BD du dessinateur et journaliste d'investigation Joe Sacco [publiée en français sous le titre *Gaza 1956 – En marge de l'histoire*, Futuropolis, 2010]. La version reliée de *Gaza 1956* est un livre épais de 418 pages dont 388 sont remplies de dessins en noir et blanc d'une précision et d'un détail extrêmes qui relatent les pérégrinations de Sacco à Khan Younis et à Rafah (ainsi qu'à Jérusalem) alors qu'il tente d'enquêter sur cette *“petite proportion”* si méconnue et offrir une traduction dessinée aux souvenirs et témoignages recueillis auprès de dizaines de personnes. Désormais, ce passé ne sera plus méconnu, du moins à en juger par l'accueil critique

réservé à ce livre, la rapidité avec laquelle il est en train d'être traduit en langues étrangères et le succès des précédents ouvrages de Sacco.

La BD, et celle de Sacco en particulier, est un registre qui correspond parfaitement au tempérament gazaoui. Comme les Gazaouis, elle parvient à arracher des instants d'humour et de légèreté aux situations les plus insoutenables qui sont pure routine dans la bande de Gaza. Lorsqu'ils ne sont pas occupés à traquer les souvenirs des témoins de 1956, les dessins montrent Sacco et ses amis dans leurs pérégrinations entre Gaza et Rafah. Nous sommes encore avant le plan de Désengagement israélien [de septembre 2005] et les automobilistes sont coincés dans la file interminable de voitures qui se formait alors à l'approche du checkpoint Abou Holi (un fortin israélien aux soldats invisibles dans leurs chars et dans leurs tours de guet), checkpoint destiné à assurer la libre circulation des 7000 colons du Gush Katif.

Cependant, jamais aucune photo Stills ne pourra jamais rivaliser avec les dessins et les cadres pour faire ressentir l'énervement et le temps perdu à ce carrefour maudit. *"C'est refermé"*, râle un chauffeur de taxi excédé, lorsqu'ils sont stoppés par des soldats qui restent toujours invisibles. *"Qui l'a fermé ?"*, demande un gamin assis dans le taxi. Le chauffeur de taxi est manifestement sur le point d'exploser en entendant cette question naïve, mais il parvient à se dominer et répond : *"Shlomo !"*. À Gaza, *"Shlomo"* désigne ironiquement les Israéliens, quels qu'ils soient.

Dans une autre scène, l'oncle d'Abed, son copain palestinien, entend parler de son *"projet sur 1956"* et n'est manifestement pas satisfait. Il se met à donner à Sacco des indications sur la manière de vraiment faire un livre correct : *"Pour comprendre notre situation, tu dois commencer par le Congrès sioniste de Bâle [en 1897]."* C'est une scène assez caractéristique et mille fois vécue : on s'assied avec des Palestiniens, on veut parler de la maison rasée hier ou d'un proche de la famille tué d'un tir de missile avant-hier ou d'un quelconque laissez-passer confisqué par un soldat à un Palestinien dont le lopin de terre est coincé de l'autre côté de la clôture, et il se trouvera toujours quelqu'un pour se mettre à vous faire un exposé sur l'histoire du sionisme. En quelques traits, Sacco parvient à nous faire partager son agacement, sa fatigue et son exaspération face à cet oncle qui parle et parle encore sans se soucier de l'heure qui avance (il est presque 01h30 du matin) ni des considérations professionnelles de son hôte. Finalement, tous deux tombent d'accord sur l'année 1948, *"car il faut bien commencer quelque part."*

Grâce à la censure

Ce livre doit dans une large mesure sa genèse à la censure d'un éditeur. En juin 2001, le journal américain *Harper's* avait envoyé Sacco à Gaza (un citoyen américain originaire de Malte) et son confrère Chris Hedges, ancien correspondant et responsable du Desk Moyen-Orient du *New York Times*. Ils avaient choisi de se concentrer sur Khan Younis et, dans un reportage réalisé par Hedges et publié en octobre de la même

année, les paragraphes consacrés à la tuerie commise par les soldats israéliens en 1956 avaient été supprimés par les éditeurs, *“pour une raison inconnue”* écrit Joe Sacco.

Dans sa préface, Sacco écrit que cette censure l’a heurté et fâché : *“J’ai trouvé cela exaspérant. Cet épisode – le plus important massacre de Palestiniens sur le sol palestinien, si l’on en croit le chiffre de 275 morts avancé par l’ONU – méritait bien peu d’être renvoyé dans les ténèbres où il gisait, comme d’innombrables tragédies historiques, à peine reléguées au rang de notes de bas de page.”* Il a donc décidé de retourner à Gaza et d’enquêter sur ce passé.

Peut-être ce passé n’a-t-il tout simplement pas existé ? Ou, comme s’en plaignaient des députés de la Knesset et comme le regrettait le chef d’état-major de l’époque, Moshé Dayan, beaucoup trop de détails inutiles ont-ils filtré sur les combats dans le Sinaï ? Peut-être les rumeurs de crime de masse n’étaient-elles dès lors que pure propagande, exagération, voire un mensonge grossier que les Palestiniens n’étaient tout simplement pas parvenus à exploiter ? On peut deviner le doute qui s’empare d’emblée de tout lecteur israélien face à l’évocation de morts palestiniens tombés sous des balles israéliennes, surtout quand on prononce les mots *“sans combattre”, “civils”* et *“de masse”*.

Pourtant, le professeur Benny Morris ne pense pas que ces faits n’ont pas eu lieu. Dans deux de ses livres, il consacre quelques paragraphes aux événements de Khan Younis et de Rafah. L’un dans son ouvrage panoramique *Victimes – Histoire revisitée du conflit arabo-sioniste* (Complexe, 2003) et l’autre dans son livre *Israel's Border Wars, 1949-1956 – Arab Infiltration, Israeli Retaliation and the Countdown to the Suez War* (Clarendon Press, 1997).

Dans *Israel's Border Wars*, il se fonde sur les rapports compilés par l’UNRWA. *“Beaucoup de fedayins (membres des milices palestiniennes) et quelque 4000 soldats réguliers égyptiens et palestiniens ont été capturés dans la bande de Gaza”,* écrit-il. *“Il semble que plusieurs dizaines de ces fedayins ont exécutés sur-le-champ et sans jugement.”* Une partie d’entre eux *“ont été tués lors de deux massacres commis par des soldats israéliens après la conquête de la bande de Gaza.”* S’il cite les données de l’ONU sur Khan Younis, il souligne qu’à Rafah, les chiffres oscillent *“entre 48 (d’après les porte-parole israéliens) et plus de 100. Par ailleurs, 66 Palestiniens, apparemment des fedayins, ont été exécutés dans d’autres incidents qui se sont déroulés durant les fouilles menées dans la bande de Gaza entre les 2 et 22 novembre 1956, les autorités israéliennes expliquant qu’en plusieurs endroits, l’armée s’est heurtée à une vive résistance.”* Dans *Victimes*, l’historien israélien écrit que la conquête de la bande de Gaza a été marquée quelques jours plus tard par une tuerie injustifiée, en particulier l’exécution de soldats égyptiens capturés et désarmés. Au total, les forces israéliennes auraient tué quelque 500 civils palestiniens pendant et peu après la conquête de la bande de Gaza.

Mais ces quelques paragraphes, puisés dans deux ouvrages de l'historien israélien, ne suffisent pas pour s'attarder sur les centaines de morts ni sur les conditions dans lesquelles ces gens ont été tués suite à quelque décision israélienne, écrite ou verbale, surtout dans le cadre du conflit existentiel entre nos deux peuples. Dans un entretien téléphonique, je demande à Joe Sacco s'il n'a pas été surpris de découvrir qu'aucun Israélien n'avait jamais tenté d'enquêter ni de recueillir de nouveaux indices. *“Non, je ne suis pas vraiment surpris”,* répond-il. *“D'autant que tout le monde, Israéliens comme Palestiniens, se focalise sur 1948 ou 1967. Les événements de 1956 sont en quelque sorte le derrière entre deux chaises. Je me dis que, désormais, des Israéliens vont peut-être commencer à s'y intéresser.”*

Des cadavres jetés à la rue

“Ordre commandant Front Sud : après conquête Belgique, poursuivre vers Turquie, bloquer toutes voies accès vers Hollande et refermer piège sur ennemi entre Chine et Japon.” (Télégramme secret envoyé par l'état-major à la 77^e Brigade le 2 novembre 1956, jour de la conquête de Khan Younis. Les pays cités sont évidemment des noms de code.)

Exactement 50 ans après cette guerre, le 7 novembre 2006, le Premier ministre Ehoud Olmert prononçait un discours devant la Knesset et demandait de distinguer entre deux composantes de cette même guerre : d'une part, la collusion israélienne avec les deux grandes puissances (France et Grande-Bretagne) *“qui tentèrent, contre le sens de l'Histoire, de préserver leurs intérêts dans des pays qui ne leur appartenaient pas”* et la proclamation par Ben Gourion du Troisième Royaume d'Israël *“qui n'aura duré que 31 heures”*, et, d'autre part, la cause justifiée de l'entrée préméditée en guerre qui *“s'est retournée contre la partie [l'Égypte] qui l'avait provoquée”* – les raids de fedayins par lesquels l'Égypte tenter de pourrir la vie en Israël et d'autres initiatives égyptiennes comme l'imposition du blocus maritime, la remilitarisation du Sinaï et la mise sur pied d'un commandement militaire commun avec la Jordanie et la Syrie. Le calme aux frontières établi après la guerre, affirmait Olmert, et le flirt renouvelé des États du tiers-monde avec Israël furent la preuve de cette réussite.

Dans son discours, Olmert n'avait pas oublié *“l'événement tragique qui s'est déroulé le jour du lancement de l'opération (29 octobre) : le massacre de Kafr Qassem”*. Et de poursuivre : *“Si nous cultivons le souvenir des 172 soldats de Tsahal tombés lors de la guerre du Sinaï, il nous faut également nous souvenir des 47 villageois pacifiques tués pour avoir violé un couvre-feu dont ils ignoraient l'existence.”* Mais, dans son discours, on ne trouvait nulle évocation des massacres commis dans la bande de Gaza.

Sacco a interviewé des dizaines de témoins à Khan Younis à Rafah. Fort de ce matériau, il retrace le *modus operandi* des unités [israéliennes] qui ont conquis les deux villes. De ses investigations, l'auteur retire les axes suivants. À Khan Younis, le 3 novembre, un jour après qu'ait été parachevée la conquête de la ville et de son camp de réfugiés, les forces d'occupation ont investi les maisons. Dans plusieurs d'entre elles,

elles ont ordonné aux femmes, aux enfants et aux hommes âgés de sortir de chez eux et ont ensuite abattu les jeunes hommes restés à l'intérieur. Dans d'autres maisons, les soldats ont donné l'ordre aux hommes âgés de 15 ans et plus de descendre dans la rue, où les infortunés avaient déjà pu voir de nombreux cadavres. Dans plusieurs rues de la ville et dans le camp de réfugiés, les soldats israéliens ont aligné des dizaines d'hommes contre les murs ou au milieu de la chaussée, avant de les abattre. Ailleurs, là où se dresse aujourd'hui la Banque de Palestine et où se trouvait alors une clinique dentaire, les soldats ont pillé quatre entrepôts de l'UNRWA. Les blessés et les morts, le crâne fracassé, s'entassaient les uns sur les autres, mais certains blessés parviennent cependant à s'enfuir. Sacco évoque également le témoignage des veuves, qui, dans la fleur de l'âge, tentent de retrouver leurs êtres chers dans les amoncellements de cadavres. Certains témoins donnent leurs noms, mais les autres sont encore tétanisés par la peur.

Le voyage dessiné de Joe Sacco vers le passé de Rafah est tout le temps ponctué par les offensives de Tsahal et l'arasement incessant de maisons palestiniennes le long de la frontière égyptienne, ce qui lui permet d'évoquer la journée du 16 mars 2006 lors de laquelle fut tuée [la militante pacifiste américaine] Rachel Corrie. Sacco veille néanmoins à partager avec ses lecteurs ses instants de rire, de tension et de franche camaraderie. Et que l'on calme d'emblée les suspicieux : à aucun moment de son livre, Sacco ne fait preuve de la moindre complaisance envers les Palestiniens. Lorsqu'il s'écarte de son récit principal (la localisation des survivants), il pointe du doigt plusieurs talons d'Achille de la société palestinienne d'aujourd'hui, pose des questions désagréables (par exemple, le meurtre de civils israéliens), témoigne des rixes entre militants armés et civils palestiniens, etc. Et, soucieux de brosse le contexte historique des années cinquante, il n'oublie pas les Israéliens [civils] tués lors des incursions de fedayins ou d'autres infiltrés dans les années qui ont précédé la guerre du Sinaï.

La tuerie de Rafah (12 novembre 1956) s'est déroulée une semaine après la fin des combats. À Rafah, les soldats de Tsahal se sont déployés dans les rues et, par haut-parleurs, ont appelé les hommes de 15 ans (jusqu'à 50 ou 60 ans, selon les témoignages) à sortir de chez eux et à se rassembler dans le lycée d'État [par opposition aux écoles pour réfugiés de l'UNRWA], sis rue de la Mer. Sacco montre les hommes sortir de chez eux, apeurés mais pas paniqués. Dans la rue, ils croisent des soldats qui les forcent à presser le pas en leur criant dessus, en tirant en l'air. Un des témoins se rappelle même d'un soldat tirant dans sa direction et lui ordonnant de lever les mains. Tous se mettent alors à courir en gardant les mains en l'air. Une longue succession de cases restitue page après page ces hommes qui courent dans la rue les mains en l'air et qui croisent çà et là des soldats braquant leurs fusils sur eux ou les abattant s'ils ne courent pas assez vite. À bien y regarder, en l'absence d'étoile de David ou du moindre insigne, rien n'indique que ces soldats sont des Israéliens. Est-ce intentionnel ? Sacco répond : *“Je les ai simplement représentés tels que je les ai vus sur les photos d'époque.”*

Un gamin de 15 ans s'efforce de rejoindre son père et son frère. Le gamin se rappelle que les soldats tiraient sur quiconque ne courait pas. Une des personnes abattues s'appelait Jamil Suweileh. Son frère s'était arrêté à côté de son cadavre. *"Les gens lui disaient de continuer, son frère était mort et lui devait rester en vie."* À côté du centre de distribution de l'UNRWA, les soldats ont tiré sur un groupe d'hommes qui se sont effondrés. L'un d'eux s'appelait Muhammad el-Najili, lequel se rappelle comment d'autres hommes, dirigés de force vers l'école, ont dû enjamber des cadavres. Najili a raconté à Sacco qu'il s'est mis à supplier un des soldats de l'abattre lui aussi. Le soldat a tiré 36 balles dans la tête, affirme-t-il.

Dans sa maison de Rafah, en 2003, le vieux Najili rit à gorge déployée : *"C'était un soldat médiocre, pas un professionnel. Si j'étais son instructeur, je le renverrais."* Si Sacco a choisi de compiler tous les témoignages dans son livre, il n'en exprime pas moins ses doutes quant à la crédibilité de cette histoire de 36 balles tirées à bout portant. Pour lui, s'il ne fait aucun doute que, au vu de nombreux cratères, cet homme a bien été blessé par balles à la tête, le chiffre évoqué paraît extravagant. Mais le vieux Najili, qui du coup ne rigole plus, raconte qu'à mesure qu'il vieillit, les douleurs se font pires. Un autre témoin, qui demande l'anonymat, se rappelle que le groupe d'hommes alignés contre le mur et dont il faisait partie a été abattu mais qu'en dépit des tirs de soldats venus achever les survivants, il est parvenu à survivre. Le pire, dit un autre témoin, c'était la peur.

Sacco fait part à ses lecteurs de ses doutes quant à certains témoignages sans doute exagérés, incohérents, voire forgés sur ceux d'autres témoins. Il fait part également de ses délibérations avec ses amis palestiniens : que croire et qui croire ? Comment peut-on savoir si, au fil des ans, les gens n'ont pas fini par ajouter des détails qui n'ont jamais existé ou dont ils n'ont pas été les témoins directs ? Au téléphone, Sacco répond : *"C'est pour cela que j'ai tenté de parler avec le plus de gens possible et de me consacrer aux contradictions les plus contestables. Cela dit, si je conviens que les témoignages oraux sont problématiques, il faut reconnaître que les témoignages écrits ne le sont pas moins : les États gardent secrètes leurs archives officielles et les sources écrites ne donnent jamais un tableau complet. Alors, quand on rencontre des dizaines de témoins, une ligne d'ensemble commence tout de même à se dessiner."*

Par exemple, l'épisode de l'entrée des hommes dans la cour du lycée d'État de la rue de la Mer, à Rafah. *"Si certains hommes ont oublié les barbelés et d'autres le fossé, ils se rappellent tous une chose en particulier, au portail de l'école : les soldats avec les bâtons"*. Des cortèges d'hommes sont obligés de courir jusqu'à l'école et, arrivés devant le portail, ils se font matraquer à coups de bâtons par les soldats tandis qu'ils doivent sauter par-dessus une tranchée. À nouveau, sur des pages entières, ce sont les mêmes scènes de matraquage qui reviennent.

En quelques heures, des centaines de personnes sont entassées dans le lycée d'État, à terre, face vers le sol, les mains sur la tête. Une journée entière sans eau ni nourriture. Même chose pour les blessés. Et interdiction de parler. Quiconque fait un geste est

frappé. Sacco pose à Muhammad Shagr une *“question stupide”* : les gens sont-ils autorisés à aller aux toilettes ? La réponse est non, évidemment. Les gens font leurs besoins dans leur pantalon, littéralement sous le nez des prisonniers de la rangée de derrière.

C'est alors que commence le processus de ratissage, de tri et d'extraction de tous ceux qui sont soupçonnés ou désignés par d'autres Palestiniens comme soldats (de l'armée égyptienne). De nombreux hommes sont forcés de passer devant des jeeps militaires où sont assis des individus au visage dissimulé derrière une couverture, des collaborateurs. Du doigt, ils désignent certains passants. Ceux qui sont désignés comme soldats sont transférés dans une longue file à côté de soldats et d'officiers [israéliens] assis derrière des tables et qui mènent les interrogatoires. *“Quel est votre métier ? Professeur. Alors, il m'ont laissé filer”*, se rappelle un témoin. *“Où habitez-vous ? Où travaillez-vous ? Je suis policier”*, se rappelle un autre. Quelqu'un se souvient de soldats faisant le tri sans poser la moindre question. *“Ils se contentent de choisir les hommes beaux et forts.”* Ceux qui sont soupçonnés d'être des soldats sont embarqués dans des bus et transférés vers des camps de prisonniers de la bande de Gaza et ensuite vers le pénitencier d'Atlit [près de Haïfa, dans le nord d'Israël].

Est-ce que les Arabes ont tiré ?

Le journaliste Meiron Rapoport a aidé Sacco dans ses recherches. *“Au début, je trouvais bizarre que deux massacres aient pu avoir lieu sans qu'on n'en ait jamais entendu parler”*, explique-t-il. *“Ça me paraissait irréal.”* À en juger par les sources écrites qu'il a découvertes, si les détails des événements de Khan Younis ne sont jamais parvenus à l'opinion israélienne en temps réel, ceux de Rafah, bien. Une semaine après les faits, des informations ont plusieurs fois filtré dans les colonnes du quotidien communiste *Kol Ha'Am* [“La Voix du Peuple”], ainsi que dans celles de *Ha'Olam Ha'Zeh* [“Ce Monde”, journal satirique du dirigeant pacifiste Ouri Avnery] et du *Times* de Londres. On apprend ainsi que la députée communiste Esther Wilenska a demandé d'aborder le sujet à la Knesset. Ben Gourion a fait savoir qu'une discussion était déjà en cours en commission des Affaires étrangères et de la Défense et qu'un rapport avait été envoyé au secrétaire général de l'ONU.

Rapoport a essayé de retrouver des Israéliens au courant des faits. Il savait que c'était la 11^e brigade qui avait conquis la bande de Gaza les 2 et 3 novembre, tandis que la 12^e brigade avait été chargée, elle, de “ratisser” tout ce territoire. De toute évidence, il s'agissait de la brigade Golani, du moins s'agissant des soldats qui s'étaient emparés de Khan Younis. Si Rapoport n'est pas parvenu à retrouver les noms des officiers directement en charge de l'opération, il a toutefois trouvé dans les archives de Tsahal un document secret daté du 19 novembre et indiquant que le commandant du Front Sud, Haïm Laskov, avait nommé une commission d'enquête sur les événements de Rafah. Les deux enquêteurs, le colonel Arie Reiss et le capitaine Herzl Golan, étaient chargés de remettre leurs conclusions au plus tard pour le 25 novembre 1956.

Rapoport n'a pas retrouvé de documents indiquant quelle a été l'issue de l'enquête. Il n'a pas davantage réussi à localiser le capitaine Golan, tandis que le lieutenant-colonel Reiss est décédé. Le fils de ce dernier, le journaliste Menashé Raz, n'a jamais entendu parler de cette affaire. *"C'est le problème avec les archives de Tsahal",* explique Rapoport. *"Certes, elles sont numérisées et sont donc censées être facilement consultables. Mais elles sont censurées. La personne en charge des archives militaires est la seule à même de décider de ce qui est consultable et donc publiable".* Dans les archives de l'État, Rapoport a tout de même trouvé un protocole de la Commission des Affaires étrangères et de la Défense daté du 23 novembre 1956 et classé *"secret défense"*. Le chef d'état-major de l'époque, Moshé Dayan, y aborde longuement et clairement les aspects militaires. Au vu du flot de questions que lui posent les membres de la Commission, il ressort qu'ils ont entendu parler de mauvais traitements à l'encontre de prisonniers, d'actes de barbarie et même de plusieurs cas de viols.

Dayan répond à beaucoup d'interpellations, mais pas à toutes. Au sujet des prisonniers, il dit savoir que *"certaines unités, ayant rencontré des prisonniers à certains endroits ou ayant été confrontées à des Égyptiens en fuite, les ont tués au lieu de les faire prisonniers. Mais je ne connais pas de cas où l'on aurait fait mettre des prisonniers en rang avant des les fusiller."*

Sur la situation générale dans la bande de Gaza, Dayan répond : *"Je n'ai pas entendu parler de troubles à Gaza et dans la bande. Je pense qu'il y règne un calme absolu, y compris à Rafah, si l'on excepte cet incident isolé [...] À Rafah, il y a eu un malheureux concours de circonstances et les Arabes se sont montrés hostiles. Les circonstances étaient les suivantes : notre unité avait quitté la zone à l'occasion d'une relève. La seconde unité n'était pas encore arrivée. Au même moment, notre Premier ministre prononçait un discours, en réponse à la demande de retrait de nos troupes formulée par l'ONU et ils ont cru que nous partions définitivement. La seconde unité est arrivée le lendemain ; elle a instauré un couvre-feu et a dû mener des recherches afin de trouver les caches d'armes et les soldats égyptiens restés sur place. [...] Au moyen de haut-parleurs, ils ont demandé à tous les hommes de se rassembler dans un endroit précis pour être contrôlés. Non seulement les hommes ne sont pas venus, mais ils n'ont pas respecté le couvre-feu. Il y avait beaucoup de soldats égyptiens et d'armes dans ce groupe d'Arabes qui n'écoutaient pas les instructions. C'est pourquoi j'ai dit qu'ils étaient dans des dispositions particulières. L'unité a donc ouvert le feu."*

"J'ignore sur quoi ils ont tiré et si les Arabes ont tiré. Je ne connais pas les détails. Après que les tirs ont éclaté en divers endroits, les Arabes sont rentrés chez eux. Dans un second temps, conformément aux ordres, ils sont venus s'identifier et nous avons ainsi trouvé 200 soldats égyptiens. Une quarantaine de personnes ont été tuées. Je suis convaincu que des centaines de soldats égyptiens pouvaient encore se terrer dans les dunes entre Gaza et Rafah, mais il y avait 200 soldats dans les maisons qui refusaient de se rendre et incitaient les autres à ne pas s'identifier, le commandant de l'unité a eu raison d'ouvrir le feu. Il n'est pas possible que les gens continuent d'aller et venir dans les rues alors que l'armée a imposé un couvre-feu."

Le *“J’ignore si les Arabes ont tiré”* de Dayan est devenu, dans la bouche de Ben Gourion, la preuve que plusieurs personnes avaient tiré sur les forces israéliennes. *“Après avoir tiré en l’air, en sommation”,* déclare le Premier ministre devant la Commission, *“nos forces ont dû viser les émeutiers et 48 d’entre eux ont été tués.”*

J’ai vu des têtes fracassées

Dans son édition du 21 novembre 1956, *Kol Ha’Am* relate les propos tenus par le Gouverneur militaire de la bande de Gaza, le lieutenant-colonel Haïm Gaon, face aux journalistes arrivés dans le territoire le 18 novembre. Selon lui, le 10 du mois, les habitants, *“croyant que Tsahal quittait la ville, ont commencé à piller les entrepôts de l’UNRWA [...] et à tirer sur le QG du Gouvernement militaire [israélien] dans la ville ainsi que sur tous les véhicules [...]”* Le 12 novembre, un couvre-feu a été décrété et des opérations de ratissage ont été menées. *Les habitants de Rafah ont été appelés à présenter leurs papiers d’identité. Ils ont fait preuve d’une résistance passive et, dans certains cas, active. Un sergent a été blessé par leurs tirs. Ordre a été donné aux forces armées de recourir à la force pour faire sortir les hommes de leurs maisons. Certains ont tenté de se sauver en direction des dunes, mais des mesures ont été prises pour empêcher leur fuite. L’opération a fait 30 victimes, des morts et des blessés.”* Interrogés par Sacco, les témoins affirment quant à eux qu’il n’y a eu aucune résistance, vu que tous ceux qui étaient armés (les soldats ou les fedayins) avaient compris qu’ils n’avaient aucune chance face à l’armée israélienne.

Alors, que déduire de ces sources écrites ? Les descriptions de massacres à Rafah et à Khan Younis sont-elles le pur fruit d’une imagination débridée ? Marek Gefen, journaliste à *Al Ha’Mishmar* et à l’époque son rédacteur en chef, lauréat du Prix Sokolow pour ses reportages durant la guerre du Kippour [octobre 1973], a publié le 27 avril 1982 un reportage intitulé *Bande autorisée* et dans lequel il livre ses souvenirs de jeune conscrit durant la guerre du Sinaï. Si ce reportage souffre souvent d’un manque de détails factuels (dates, noms d’officiers et indices topographiques), il déborde d’indications sur le trouble ressenti par le soldat d’une armée d’occupation : *“Çà et là, je vois des soldats qui ont hâte de tirer sur des cibles vivantes.”* Il évoque des cas de pillage et décrit l’exécution, par un de ses camarades soldats, d’un médecin arabe désarmé dans un dispensaire de l’UNRWA, avant d’écrire les lignes qui suivent :

“Ce matin, tout notre bataillon a été appelé à lancer une opération de fouilles à Khan Younis. C’est une grande ville. On dit qu’il s’y trouve encore des poches de résistance et qu’il faut capturer l’ennemi qui s’y terre [...] À l’aube, un crieur a parcouru la ville et s’est adressé en arabe aux habitants dans les termes suivants : ‘D’ici à 10 heures du matin, tous les hommes âgés de 18 ans doivent se rassembler sur la place centrale de la ville. Quiconque possède une arme doit l’amener et la remettre aux soldats israéliens. Tous les autres, femmes et enfants, resteront chez eux jusqu’à ce que les fouilles soient terminées. Toute personne enfreignant les ordres sera punie. Quiconque se promènera en rue après 10 heures le paiera de son sang. Il sera abattu par nos soldats’.”

Un commandant, "P", a cependant ordonné à Gefen de ne tirer sur personne sans son ordre, pas même sur ceux qui marchaient en rue au-delà de 10 heures du matin.

"L'opération de Khan Younis a été présentée comme une réussite", se rappelle Gefen. "De nombreux fedayins ont été arrêtés et certains tués. On a même trouvé des armes lourdes. Je suis convaincu que ce rapport est exact. Mais, ce que j'ai vu de mes propres yeux pendant deux heures dans les rues de Khan Younis m'a bouleversé. Nous avons traversé des rues vides de toute présence humaine. Dans plusieurs ruelles, des corps ensanglantés jonchaient le sol, la tête fracassée. Personne n'avait pris la peine de les déplacer. Pris de malaise, je me suis arrêté à un coin de rue pour vomir. Je ne m'étais pas encore habitué à ce spectacle d'un abattoir 'humain'."

Gefen étant décédé en 1989, Sacco a rencontré un de ses camarades de bataillon, Naftali Carni. Si ce dernier admet que les soldats ont infligé quelques mauvais traitements à la population palestinienne, il ne se rappelle pas les corps que Gefen a vus à Khan Younis. Sacco relève que Carni doute du récit d'un Gefen qui, pour lui, donnait dans le sensationnalisme. *"C'était un journaliste"*, dit Carni à Sacco le journaliste, qui comprend tout ce qu'il y a de péjoratif dans cette appréciation.

Fin 1995 et début 1996, Sacco a séjourné en Bosnie. *"Là-bas, j'ai parlé avec des gens qui avaient commis des atrocités"*, explique-t-il à Ha'Aretz. *"J'ai vite compris que la peur et la déshumanisation étaient en cause. Je pense que les hommes sont capables de vous faire subir ce qu'ils vous croient capables de leur faire subir. Dans les années cinquante, il était facile de créer cette propagande (à propos de tout ce que sont capables de commettre les Arabes). Avec le temps, j'ai fini par réaliser qu'ici, il faut d'abord comprendre la psychologie humaine, avant d'analyser les événements politiques."*

Amira Hass

Traduit de l'hébreu par Pascal Fenaux

© Ha'Aretz

® Courrier International